

Le DÉLIT FRANÇAIS

Vol. 88, Numéro 19, Mardi le 27 octobre 1998

On exclut la moitié de la planète depuis 1977E!

Les Québécois insoucians ?

MARC POMERLEAU

En collaboration avec la maison de sondage SOM, le magazine *L'actualité* a effectué un sondage auprès de 500 Québécois et 500 Canadiens hors-Québec, leur demandant ce qu'ils pensaient les uns des autres.

À quelques exceptions près, le sondage ne fait pas sursauter. Les Québécois semblent un peu moins sévères envers les autres Canadiens que ceux-ci le sont envers nous. Alors que 76 % des Canadiens trouvent les Québécois insoucians, seulement 37 % de ces derniers pensent la même chose des Canadiens. Nous sommes, semble-t-il, hypocrites à 57 % et ignorants à 40 %. Les Canadiens nous attribuent néanmoins de bonnes qualités ; 68 % d'entre-eux nous trouvent généreux et 65 % pensent que nous constituons un peuple accueillant. Les Québécois interrogés ont également de bons mots pour les autres Canadiens. Ils se-

raient à 79 % accueillants et à 72 % de bons patriotes contre seulement 53 % de patriotes au Québec.

Quant à demander jusqu'à quel point nous nous ressemblons, les Canadiens hors-Québec se trouvent un peu plus semblables à

nous que nous à eux. 16,5 % des Canadiens pensent que nous sommes très semblables alors qu'uniquement 7,7 % des Québécois le pensent. Néanmoins, ce n'est pas parce que nous avons des points communs que nous aimerions nécessairement vivre

chez l'autre. 43 % des Canadiens n'aimeraient pas du tout vivre au Québec et 34,6 % des Québécois ne voudraient pas vivre ailleurs au pays.

Mais combien d'entre-nous connaissent vraiment l'autre ? Les Québécois ne vont en effet pas tellement ailleurs au Canada ; 14 % ne connaissent aucune autre province et seulement 19,8 % en ont visités deux. De leur côté, 18 % des Canadiens ont vu le pays en entier ; un maigre 5 % n'est jamais sorti de sa province. Cependant, il ne faut pas oublier que pour des questions géographiques il est difficile pour les Québécois de faire des voyages inter-provinces. De plus, les autres Canadiens ont souvent de la famille ou des amis vivant ailleurs au pays, ce qui n'est pas le cas des Québécois. La question linguistique pose également une barrière, les Québécois ne se sentant pas nécessaire-

ment à la maison partout au Canada.

Ce sondage nous révèle au moins une chose : nous ne nous détestons pas. On ne s'adore pas non plus. De plus, rien ne prouve que les personnes interrogées ne se forcent pas pour être plus modérées dans leurs commentaires que lorsqu'elles parlent de « l'autre » entre elles. Les résultats du sondage ont le mérite d'être assez bons. En tant qu'individus nous semblons nous entendre assez bien. Il reste par contre encore pas mal de chemin à faire afin de nous comprendre en tant que sociétés. Nous gagnons à nous connaître.



Chili

Des crimes enfin punis ?

SÉBASTIEN MOSBAH

On commémorait il y a peu le vingt-cinquième anniversaire du coup d'état du général Pinochet au Chili. La mort du président Allende et la prise du pouvoir par Augusto Pinochet entraînaient la fin de l'expérience socialiste chilienne et le début d'une dictature de seize ans. Celle-ci fut soutenue par le gouvernement américain dans sa lutte, si souvent cynique, contre le communisme. Plusieurs milliers d'assassinats et de disparitions et l'exil de nombreux chiliens dans les pays occidentaux allaient marquer cette période.

La transition démocratique du début des années 90 s'est effectuée en tentant d'occulter le passé. Contrairement aux Argentins qui ont, eux aussi, souffert d'une sanguinaire dictature militaire, les Chiliens ont préféré marquer du sceau de l'oubli la liste de victimes des crimes de l'armée et de la police secrète. Par ailleurs, le général Pinochet se réservait dans le même temps une paisible retraite en s'autonommant sénateur à vie.

Les crimes commandités par le général Pinochet allaient-ils rester impunis ? C'était sans compter sur l'opiniâtreté de deux juges espagnols, Baltasar Garçon et Manuel García, qui ont profité du séjour dans une clinique

londonienne du général pour le faire arrêter par la police britannique le 16 octobre. Le juge Garçon a fourni deux jours plus tard un document aux autorités britanniques qui accuse Augusto Pinochet de tortures, de terrorisme et de génocide. Il s'appuie sur une série de 91 cas concrets d'enlèvements suivis de sévices corporels, d'assassinats ou de disparitions principalement à l'encontre de citoyens espagnols.

L'arrestation du général Pinochet : politique vs justice

On ne peut que se réjouir de cette démarche qui s'inscrit dans le développement de la défense des droits de l'homme au niveau mondial dont le Tribunal Pénal International est un bon exemple. L'émergence d'une opinion publique mondiale qui refuse de voir des crimes restés impunis et d'institutions destinées à promouvoir une justice internationale semblent pouvoir aller à l'encontre de l'habituel cynisme des politiques.

Cependant, comme on pouvait le craindre, les intérêts politiques et économiques sont sur le point de faire pencher la balance du côté des bourreaux. Si le gouvernement espagnol, bien

qu'« embarrassé » et inquiet pour ses liens avec le Chili, affirme vouloir laisser la justice suivre son cours, l'attitude d'autres pays et dirigeants est affligeante. La position de Londres, bien qu'initialement plutôt ferme, s'effrite et sombre dans le ridicule. Margaret Thatcher a ainsi appelé à la libération de son « ami » Pinochet tandis que le ministre de l'intérieur britannique, Jack Straw, parlait de « compassion » pour justifier cette possible libération. Le gouvernement chilien et son président, Eduardo Frei, ont évidemment demandé celle-ci, soutenue par le président argentin Carlos Menem. Même Fidel Castro (que vient faire le vieux barbu là-dedans ?) s'interroge sur la légalité de cette arrestation. Pendant ce temps, de violentes manifestations, pro et anti-Pinochet, se déroulent à Santiago du Chili.

La justice va suivre son cours et il faut espérer que la demande d'extradition des juges espagnols sera approuvée à la fois par les administrations espagnole et britannique. Pour cela la balance devra pencher en faveur des droits de l'homme contre le conservatisme oligarchique des politiques. Ce n'est sans doute pas la dernière fois que ces deux tendances, l'une moderne, l'autre vieille comme le monde, s'affrontent.



PLUS DE TRANSPORT COLLECTIF = MOINS D'AUTOS = MOINS DE GAZ À EFFET DE SERRE

Domage, seulement une dizaine de manifestants se sont réunis aux portes de l'Hôtel de ville pour manifester en faveur du transport en commun. Vive la conscience environnementale !

Sommaire

la langue qu'on parle 2
courrier

4 critiques cinéma 5
Côte des nègres

6 commentaire politique 8
Androméda

Anglos et conciliation



Courrier

Cette semaine
Mayyada
se prend pour une columniste

langue de chez eux

Heille, vou-z-ôt! On parles-tu mal rin qu'un peu!

Encore un article, la semaine dernière dans *Le Devoir*, sur la piètre qualité du français parlé au Québec. Encore une fois, on n'a pu passer à côté du très controversé Georges Dor (auteur de *Anna braillé éne shot*). Selon ce dernier, si on a arrêté de parler de ce sujet, c'est que « l'éternel discours sur la mauvaise qualité du français parlé n'a pas la cote ».

Je crois au contraire qu'on ne peut reprocher aux Québécois la qualité de leur langue parlée. Elle appartient en effet au registre familier, et doit être considérée comme telle. De plus, comme toute langue qui se respecte, elle est en pleine évolution, et si elle semble incompréhensible à nos cousins d'outre-Atlantique, ce n'est que normal, puisque depuis quatre siècles la langue évolue différemment ici et là-bas. Le problème (car problème il y a), c'est que, lorsque vient le temps de passer d'un niveau de langue familier à un français plus soutenu ou international, plusieurs Québécois, comme ils le diraient eux-mêmes, se « plantent » royalement.

Alors je l'avoue, ouvrez bien vos yeux, ô mes détracteurs : il m'arrive à moi aussi de dire « ta mè tu là ? ». Et puis quoi ? Le fait de ne pas employer chaque jour le français de Hugo ou de ne pas parler dans un style proustien n'est nullement répréhensible. C'est le propre de la langue populaire de créer de nouveaux mots et de peu se soucier de la syntaxe.

J'emploie le mot « évoluer » et non pas « dégénérer », qui est péjoratif ; il implique que l'on juge mauvaises les transformations subies par la langue, qu'on les désapprouve. Mais on ne peut ni approuver ni désapprouver les transformations d'une langue, on ne peut que les constater. A-t-on déjà entendu quelqu'un se prononcer pour ou contre le passage du latin classique au latin de cuisine (ou de messe), puis à l'italien ou au français ? Seulement voilà, en notre époque « scientifique », il est bon de s'auto-examiner, de se coller le nez sur le nombril et de se demander si les gargouillis de notre estomac sont harmonieux.

Bien sûr, au Québec les régionalismes fleurissent, la langue n'évolue pas de la même manière qu'en France ou en Belgique. Mais ces termes locaux ne sont pas une exclusivité du Québec. Comparez le « Aga » (pour « regarder »), venant du patois de village de Colette (voir la fameuse série des *Claudine*), et le « argade-moé » québécois conspué. Des deux côtés de l'Atlantique, le français a évolué différemment, et c'est le français de France qui est devenu LA référence. Pourtant, « Hé mán, èl é canon c'teu meuf ! » n'est pas un français beaucoup plus correct que « Chose! Gad' don la pitoune ! ».

Mais les Français parlant l'argot ou le verlan savent, pour la plupart, aussi parler... français. Ils peuvent au besoin et sans trop de difficulté passer à un niveau de langue soutenu, ce que trop de Québécois ne savent pas faire. S'il est, selon moi, parfaitement normal qu'un jeune québécois dise à ses « tchommes de gars » : « tchèchez le beau char ! », il est déplorable qu'il ne sache pas dire à ses amis « regardez la belle automobile ! » (ça a nettement moins d'impact que le premier, je vous l'accorde). Je ne suis pas ici historienne ou linguiste pour vous dire à quoi tout cela est dû, je peux simplement suggérer quelques esquisses d'explications. Oui, on parle ici des valeurs d'une société, mais je ne crois pas que de penser très fort chaque soir cinq minutes « Envoye, faut que j'me force à bien perler ! » y change quoi que ce soit. Une des solutions pratiques à ce problème serait d'améliorer l'enseignement du français au niveau primaire et secondaire, ce que le gouvernement semble réticent à faire (enfin, c'est bientôt les élections, le temps des vœux pieux).

Je veux que mes enfants soient capables de parler un français précis, clair et soutenu lorsque le besoin s'en fera sentir. Mais je veux aussi qu'ils puissent me demander « tu m'aimes-tu », me crier « va-t'en pas », car le jour où les gens ne diront ni ne comprendront plus ce que signifie « Anna braillé éne shotte », c'est moi qui en pleurerai un bon coup...

Lettre publique du Commissaire Francophone à la Student Society of McGill University au nom de la communauté francophone mcgilloise,

Nous occupons l'exceptionnelle position d'une minorité francophone active au sein d'une institution très anglophone, prestigieuse et bicentenaire, elle-même minoritaire dans un Québec toujours au sein du Canada.

Nous nous trouvons en plein cœur du débat national. Nous en connaissons tous les tiraillements. Le débat se répercute sur nous, nous le vivons forcément jour après jour. Nous tenons donc mordicus à ce que notre université garde son statut d'organisme critique et promouvoit l'usage de l'intelligence dans le débat national.

C'est pourquoi nous déplorons vivement l'embauche de Maître Guy Bertrand par la *Student Society of McGill University* dans sa poursuite contre le gouvernement québécois.

La SSMU veut contester l'imposition des frais de scolarité « différentiels » plus élevés à ses membres canadiens provenant de l'extérieur du Québec. C'est son droit. Mais ce qui aurait dû être d'abord une question d'ordre légal, la SSMU a choisi d'en faire une polémique qui portera, au fond, sur la question nationale.

Elle vient de s'associer à un homme qui, aux yeux d'une écrasante majorité de francophones, fédéralis-

tes y compris, reste un bouffon. Le même homme qui, malgré ses excentricités et son passé de séparatiste forcené, est le nouvel héros de la cause de l'unité canadienne pour une large majorité d'anglophones.

Une défense radicale de la SSMU dans cette affaire risque fort bien de carbrer à fond avec le mythe de l'existence d'un complot séparatiste qui vise à garder en dehors du Québec les non-québécois, sur le mythe d'un Québec isolationniste.

(...)

Ce que nous attendons de la SSMU

Le couple « McGill/Bertrand » n'aurait jamais dû voir le jour. C'est notre avis. Faute de pouvoir le déconstruire, ce couple, nous essaierons d'en limiter les effets pervers, pour McGill, pour la SSMU et pour notre communauté.

Nous demandons à la SSMU de nous prouver sa bonne foi, nous lui demandons de poser un geste audacieux : nous voulons la promesse formelle que Maître Guy Bertrand sera effectivement « contrôlé » et que, s'il en venait à perdre les pédales, il sera renvoyé.

Vous avez embauché Guy Bertrand. Maintenant, empêchez-le d'être lui-même!

Louis-Philippe Messier

Commissaire francophone SSMU

Le 24 octobre 1998

EXCLUE À CAUSE DE MON SEXE

En tant que femme, je me suis sentie exclue en lisant l'article, « À bas Paul Martin », par Julie Rouleau, publié le 20 octobre dernier. Rouleau m'exclut lorsqu'elle écrit que « les étudiants étaient invités à planter leur tente devant le James Administration Building. » Ma tente était plantée ! Rouleau m'oublie quand elle écrit « qu'ils étaient entre 300 et 400 de McGill, Concordia et l'UQAM à marcher vers la Place de la Bourse. » J'ai marché ! Elle commet carrément une erreur lorsque qu'elle écrit que « Trois manifestants seront accusés d'avoir troublé la paix. » C'était des manifestantes !

Oui, oui. Je sais. « L'usage du masculin dans les pages du Délit français vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire » (Page 3 du Délit français, 20 octobre 1998). J'ose espérer qu'après avoir lu ce texte, les rédactrices et rédacteurs du Délit songeront à changer cette politique sexiste.

Les féministes de langue française revendiquent auprès de l'Académie de la langue française la féminisation à l'écrit ainsi qu'à l'oral. Ce débat a des racines beaucoup plus profondes que la simple question d'orthographe. Il s'agit ici de la reconnaissance de la place des femmes dans toutes les sphères d'activités, de la présence (majoritaire !) des femmes sur cette planète. Le français est une langue sexiste, écrite par et pour les hommes. Étant donné que la langue s'adapte sans trop de chiffonage aux nouvelles technologies, aux découvertes humaines, scientifiques et de tout azimuts, en quoi ne s'adapterait-elle pas à l'existence des femmes, qui à ce qu'on sache, remonte au même moment que l'apparition de l'homme ! ?

Si l'on peut s'entendre assez facilement sur le principe, la pratique, elle est moins évidente. En effet, il apparaît que ce sont encore et toujours les femmes qui doivent se faire les gardiennes du principe, et par le fait même, assumer la responsabilité constante de re-

prendre les personnes qui ne féminisent pas ou à moitié, soit à l'écrit ou à l'oral. Si nous arrivons à être toutes et tous d'accord sur l'impact psychologique (conscient ou inconscient) de la féminisation, il faut encore se partager la tâche, individuellement et collectivement, de faire respecter dans la pratique ce principe primordial.

Il y a plusieurs façons de féminiser à l'écrit, et si la meilleure façon à notre avis consiste à utiliser le grand E (ex. étudiantEs), les autres sont également valables, à part peut-être les parenthèses, qui, comme le laisse entendre le terme, mettent les femmes en parenthèses. Notez qu'ajouter un grand E n'alourdit vraiment pas le texte !

Un homme sur deux n'est pas une femme. Une femme est une femme, et la langue française, au niveau des genres est répartie entre féminin, neutre et masculin. Il ne faut donc pas avoir peur de laisser aller notre imagination et créer des néologismes, utiliser des neutres et apprivoiser la gymnastique que représente la volonté de transformer cette langue qui ne considère pas les femmes et qui les oppresse.

Anna Kruzynski

École de Travail Social, 3e année

Adapté d'un texte d'Adieu Capriarcat intitulé « La féminisation ».

Mme Kruzynski,

Bien que les rédacteurs du Délit français (rédacteurs parce qu'aucune femme ne s'est présentée pour un des postes) apprécient grandement la gymnastique mentale, nous tenons à préciser que l'utilisation du genre masculin dans nos pages ne vise nullement à exclure la moitié de la population mondiale. Nous vous prions aussi de remarquer que c'est une étudiantE, Julie Rouleau, qui a écrit l'article, et elle n'avait reçu aucune directive de notre part quant au genre devant être utilisé. Par ailleurs, tous les journaux utilisent le genre masculin.

Faites nous parvenir en 500 mots ou moins vos commentaires.

EDITORIAL

Le cordon bleu de la politique québécoise

Jean Charest prend-il les électeurs pour des cons ? En présentant la nouvelle orientation bleutée du parti Libéral comme une nouveauté et en essayant de leur faire avaler tant de contradictions, on peut parfois penser que oui. Le bon côté de la chose, c'est que le débat électoral en sera malgré tout relevé.

Jean Charest, le nouveau sauveur du Canada, présentait la fin de semaine dernière les grandes orientations de son parti pour les prochaines élections. Réunis dans le cadre de leur conseil général, les militants ont alors appris que leur parti ressemblait étrangement au caméléon : il pouvait prendre à volonté la couleur du chef qui venait s'y frotter. Mais cela, ils s'y attendaient un peu puisque après tout, c'est le parti qui est allé à Jean Charest, et non le Messie qui est venu au parti : c'était donc un compromis qu'ils étaient prêts à faire.

D'un rouge bon teint, le parti a changé sa parure pour un beau bleu conservateur. On doit cependant se méfier de ces changements superficiels qui, à force de vouloir se donner des allures de révolution, ne cachent bien souvent qu'un simple retour à une couleur que le lézard avait déjà utilisée. C'est un peu ce qui arrive avec Jean Charest et le parti Libéral. Pour gagner des votes, on serait prêt à tout : à changer de couleur, à faire la pute, à utiliser une recette périmée, voire même à dire n'importe quoi pour appâter plus facilement quelques votes qui permettront de délivrer le Québec des griffes péquistes.

Ces idées qu'on nous présente sous des dehors «révolutionnaires», les voici : réduction du fardeau fiscal, retrait de l'État de certains secteurs d'activités, privatisation, déréglementation du marché du travail, et bien sûr, plus d'argent pour la santé... C'est un discours qui est en fait non seulement paradoxal, mais aussi, à certains égards, trompeur et mensonger. De

là à se demander si les faiseurs d'image de Jean Charest ne prennent pas les électeurs pour de beaux poissons. Le cuisinier Charest, quant à lui, n'a en fait



qu'une seule idée en tête : les accommoder à sa façon.

Jetons tout d'abord un coup d'oeil au problème d'amnésie du chef Charest, qui semble vouloir nous servir un menu datant de quelques années. Sur le circuit international, la plupart des restaurants d'envergure ont commencé à rejeter une recette trop néolibérale qui provoquait parfois des nausées à leurs économies. Pensons au retour en force des gouvernements à saveur social-démocrate en Europe suite à quelques années de diète conservatrice. Ou encore, regardons du côté de l'Asie, où plusieurs chefs se sont rendus compte qu'une économie, c'était plus que quelques pincées de déréglementation.

Plus près de nous, Michel Venne, éditorialiste au *Devoir*, nous rappelait la semaine dernière que la recette Charest avait été appliquée dans le même restaurant il y a quelques années, mais par un chef différent. À cette époque, le marmiton s'appelait Robert Bourassa. Pourtant, cela ne fait pas si longtemps. C'était en 1985, alors que la récession des années 80 battait son plein. Le cuistot de l'époque pro-

posait alors un État mariné dans un « esprit nouveau », aussi appelé « État Provigo ». La brochette de propositions était alors très variée. Elle était composée

d'une réforme du code du travail, de réductions de taxes, d'une diminution du rôle de l'État... Charest, qui a mitonné les nouvelles orientations du nouveau parti Libéral avec l'aide de ses garde-mangers conservateurs, ne connaissait sans doute pas la nature de ce menu. Imaginez-vous, treize ans, c'est long, surtout lorsqu'on les a passé en grande partie dans la «binerie» d'à côté.

Mais ceci, on est prêt à le pardonner à Jean Charest puisque les meilleurs cuisiniers ont souvent tendance à reprendre les recettes de leurs confrères tout en donnant l'impression d'innover. Charest est passé maître dans cet art. Ce qui est le plus difficile à avaler pour le client québécois, c'est la pauvre rhétorique électorale et la démagogie sans limite sur laquelle repose la stratégie du parti Libéral et de son chef.

Charest crie sur tous les toits que le gouvernement péquiste a massacré le système de santé si cher aux Québécois. En effet, jusqu'à la semaine dernière Jean Charest était comme un automate ne connaissant qu'un seul mot : santé, santé, santé... On se deman-

dait même si on lui avait appris quelques autres mots durant son éducation politique à Ottawa. Si je suis élu, disait-il, je rétablirai les dépenses à ce qu'elles étaient avant

les réformes des péquistes, qui n'ont aucune considération pour notre santé. Et le plus grave, c'est qu'il le dit toujours, sauf qu'il dit maintenant qu'il réduira les impôts de 30 % en cinq ans ! On doutait de sa capacité à utiliser plus de deux mots différents, voilà maintenant qu'on craint pour sa capacité à compter. La santé, avec l'éducation, c'est environ 70 % des dépenses de l'État, après le service de la dette, ce qui veut dire beaucoup. Je vous propose un exercice très simple : essayer de dépenser tout en réduisant vos rentrées d'argent. Vous m'en donnerez des nouvelles.

Ensuite, Charest nous propose une réduction du rôle de l'État, ce qui veut dire, en d'autres termes, que l'État sera moins présent pour subvenir aux besoins des citoyens. Pourtant, il y a quelques semaines à peine, la même personne promettait aux producteurs de porcs qui bloquaient l'autoroute 20 qu'il augmenterait leurs indemnités advenant son élection. Si je ne me trompe pas, plus l'État verse d'indemnités, plus son rôle est augmenté, non ?

Charest ne nous prend pas pour des demeurés, mais presque. À force de vouloir plaire à tout le monde en promettant monts et merveilles, il finira sûrement par s'enfarger dans ses trop nombreuses contradictions. Malgré tout, reste que le débat électoral ne sera que plus intéressant puisque les deux partis nous présenteront des programmes sensiblement différents.

Julien Laplante pour l'équipe du *Délit français*.

LE DÉLIT FRANÇAIS

Le *Délit français* est publié par la Daily Publication Society. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit français* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le *Délit français* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE DÉLIT FRANÇAIS

rédaction en chef

Patrick Primeau

rédaction nouvelles

Julien Laplante

rédaction culture

Sylvain Larocque/Jonathan Arès

mise en page

Loïc Bernard

Patrick Primeau

Sylvain Larocque

correction

Laurence Toffoletto

Véronique Félix

Sébastien Mosbah

collaboration

Félix Faucher

Marc Pommerleau

Sébastien Mosbah

Mayyada Kheir

Karine Abadie

Lan Vi Pham

Barbara Audrey Bergeron

dessinateur

Michel Hellman

photographie

Mélissa Martin

LE MCGILL DAILY

coordination de la rédaction

Verda Cook

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Parvati Neogi

publicité

Boris Shodov et Letty Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

Visitez le site internet
du *Délit français*

<http://ssmu.mcgill.ca/delitfrancais>

[@](http://delitfrancais.com)

Vous pouvez également
envoyer vos
commentaires par
courrier électronique

delit@vub.mcgill.ca

L'usage du masculin dans les pages
du *Délit français* de McGill vise à alléger le
texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6790

Télécopieur : 398-8318



YEEEEEEEEEEEEEEHAA!
LE CLUB DE L'ÂGE
D'OR DÉLIT FRANÇAIS
VOUS ACCUEILLE LES
MARDIS, 16 H 30,
SHATNER B-03. JOUR-
NALISTES RECHER-
CHÉS. APORTEZ VO-
TRE CHEVAL ! (RODÉO
DANS LES TOILETTES
APRÈS LA RÉUNION....)



CINOCHÉ

Un 32 août sur Terre Le prévisible et l'imprévisible

FÉLIX FAUCHER

Ancien participant et gagnant de la *Course Destination monde*, auteur du court-métrage *REW-FFD* et réalisateur de plusieurs vidéoclips, Denis Villeneuve, après s'être fait les dents avec le collectif *Cosmos*, prend une première grosse mordée dans la galette cinématographique avec son premier long-métrage, *Un 32 août sur Terre*.

Avec cette récente sortie en salle, nous ne pouvons que nous pâmer d'aise et de satisfaction devant la pléthore de films québécois qui nous tombe dessus en cet automne cinéphilique déjà comblé par les *Nô* de Lepage, *Deux secondes* de Briand, *C'est ton tour* de Laura Cadieux de Filiatrault auxquels viendra prochainement s'ajouter *Le Violon rouge* de François Girard, histoire de couronner le tout.

Toutefois, il y a un piège. Quantité ne veut pas nécessairement dire qualité. Est-ce qu'*Un 32 août sur Terre* est à la hauteur des aspirations de son auteur? Oui et non. Oui, parce que les images qui nous sont présentées dénotent une maîtrise impeccable de la mise en scène et de la photographie. Non, parce qu'il semble manquer un petit quelque chose pour faire du film, somme toute très respectable, de Villeneuve une oeuvre grandiose. Et cette lacune réside un peu dans le scénario et beaucoup dans les dialogues.

Simonne, au sortir d'un violent accident automobile, se rend compte de la ténuité de l'existence qui, parfois, ne tient seulement qu'à la fine bande blanche séparant la route asphaltée — rassurante de par sa continuité — du fossé imprévisible et chaotique. Elle décide alors d'ancrer pour de bon sa vie dans le monde par le biais de la procréation, façon comme une autre de laisser sa marque: une ancre jetée dans la mer de la postérité. Simonne choisit ainsi son meilleur ami, qui est par ailleurs amoureux d'elle depuis belle lurette, pour remplir le rôle indispensable de géniteur. Philippe, un sceptique dubitatif en passe de devenir médecin, hésite devant la proposition de son amie-amante, pour finalement imposer une condition à sa participation: commettre l'acte reproducteur dans un désert.

Désert stérile

Ce qui s'annonçait alors comme étant un film à caractère existentiel, devient subitement un road-movie. L'excellente caméra nerveuse qui relate l'accident du début s'assagit au fur et à mesure que

les personnages s'enfoncent plus profondément dans leur quête de la procréation, pour atteindre ultimement un état de langueur et presque de froide méditation que viennent conférer les incroyables images du désert de sel. L'impression de vide et de l'insignifiance de l'Homme qui se dégage de l'immensité désertique vient frapper Philippe.

Doivent-ils ou non faire naître quelqu'un dans ce monde violent et imprévisible, monde dont on aura l'illustration parfaite à Montréal et à la fin du film, lorsque Philippe se fait passer à tabac par des inconnus, alors qu'il est sur son chemin pour aller rencontrer une Simonne enfin amoureuse et lucide.

De cette manière, le projet stérile des deux personnages, du fait de son implacable prévisibilité qui annihile toute spontanéité, vient se refléter dans tout le film. Bien que Villeneuve semble vouer une affection extrême à la Nouvelle vague française (il nous en fait la preuve par la facture et les innombrables clins d'oeil du film), il n'a pas su rendre la fraîche spontanéité et le côté imprévisible qui ont fait la gloire des Godard, Truffaut et autres Rohmer.

Les dialogues prennent tour à tour un aspect drolatique et une grave et fatale tonalité par la maladresse de phrases pseudo-métaphysiques envoyées dans les airs telles que ce « On n'est pas éternels éternellement ». Ce qui vient quelque peu briser le charme que donnent au film les magnifiques images de pureté du directeur-photo André Turpin.

Il nous faut par ailleurs noter le merveilleux travail au mixage du son qui vient renforcer l'esthétique cristalline de ces images par des bruits d'arrière-plan discordants et à la concentration exacerbée. Se terminant abruptement, comme une espèce d'aspiration des violences figurées sur l'écran, ces brutalités auditives sont à la fois contenues et retenues par une soudaine vacuité autant visuelle que sonore. Mais encore là, nous sommes témoins de l'excèsif placage de belles images sur un scénario auquel il manque la petite étincelle qui vient mettre le feu aux poudres du film grandiose.

Un 32 août sur Terre est truffé de nombreux et savants clins d'oeil faits à l'égard de la défunte Nouvelle vague, et qui nous sont également adressés. Malheureusement, la somme de ces clins d'oeil ne parvient pas à conférer une vision naturelle, i.e. dénuée de toute froide et austère calcul, qui soit propre à une oeuvre complète et finie.

On ne peut qu'attendre avec impatience le prochain long-métrage de Denis Villeneuve, tout en espérant qu'il aura rectifié le tir. Pas de beaucoup... juste un petit peu.



Pascale Bussière et Alexis Martin dans *Un 32 août sur terre*

LA VIE RÉVÉE DES ANGES

La sensibilité par la simplicité

KARINE ABADIE

Préésenté comme film d'ouverture au 27^e Festival du Nouveau Cinéma et des Nouveaux Médias, le premier long métrage d'Érick Zonca, *La Vie rêvée des anges*, jette un regard tendre et souriant sur l'éternelle galère qu'est la réalité. Gagnant d'un double prix d'interprétation féminine au dernier Festival de Cannes pour ses actrices Élodie Bouchez et Natacha Régnier, le film d'Érick Zonca, même s'il n'a rien de fracassant, apparaît comme une oeuvre lumineuse sur le chemin du nouveau cinéma français.

Isa (Élodie Bouchez), un soleil ambulant, paumée mais souriante, errant de villes en villes et de boulots en boulots, rencontre un jour Marie (Natacha Régnier), révoltée et aigrie par la vie. Les deux filles deviennent bonnes copines, ayant ensemble l'audace de narguer ce monde qui les bouffe. Seulement, après l'amitié vient l'amour et ce dernier ravage, meurtrit et sépare... Marie tombera amoureuse d'un fils de bourgeois (Grégoire Colin) qui la prendra, la baisera et la laissera tomber lâchement. Cet amour destructeur est aveugle — sans doute comme tous les amours! Marie le laissera créer un fossé entre elle et Isa.

Ces deux personnages sont crevants de réalisme dans leur construction parce qu'ils sont imparfaits, parce qu'ils sont humains. Erick Zonca a exploré très précisément deux caractères qui se ressemblent dans leur désillusion tout en s'éloignant dans leur appréhension de cette désillusion. Isa tout comme Marie, est désabusée mais garde une certaine naïveté face à la vie, conserve un espoir qui lui permet de continuer sa route. Au contraire, Marie se laisse aller, se laisse emporter par les malheurs de sa propre existence. Isa passera dans sa vie comme un ange sans réalité fixe et stable, lui permettant pour un instant de s'échapper d'une morne et difficile réalité. Cette amitié sera un instant dans une vie, une façon, pour un moment, de mieux supporter sa propre faiblesse.

Ces personnages prennent vie grâce au jeu de leur actrices. Impossible de ne pas souligner l'exceptionnelle interprétation d'Élodie Bouchez qui illumine l'écran tout entier. Aperçue dans le film d'Éric Klapish, *Le Péril Jeune*, elle incarne une Isa d'une sensibilité pure et agréable. Elle la fait vivre et fait de ce personnage

fictif une réalité transcendant l'écran. Natacha Régnier, à ses côtés, m'apparaît plus fade, plus difficile d'accès. Son personnage reste distant et froid. Gagnante, tout comme Élodie Bouchez, du prix d'interprétation féminine à Cannes, elle m'apparaît moins « méritante » que sa compagne, qui donne le ton à ce film. Un mot sur Grégoire Colin qui, en futur produit bourgeois, reste encore à la surface de son personnage tout en l'entichant de l'antipathie nécessaire à un caractère trompeur.

La mise en scène de *La Vie rêvée des anges* est simple et plutôt conventionnelle, sans éclat ni grand choc d'images. On retrouve néanmoins des images où le silence est total et qui présentent un personnage dans sa propre misère, confronté à lui-même. Ces images d'une simplicité étonnante, photographient le monde dans son quotidien et parviennent à une union intéressante entre un état d'âme et un décor. Il n'y a pas de surcharges inutiles pour décrire la tristesse, la rage ou la joie: qu'une image, banale, comme celles qu'on s'invente chacun pour soi si souvent, pour affronter le poids du réel.

La Vie rêvée des anges est un film à voir. S'inscrivant aux côtés des Klapish, Desplechin et Ferran en ce qui a trait à la simplicité et à la vérité des images, le film de Zonca met en scène des personnages, des émotions vécues par le commun des mortels et est, à ce titre, un détour important à faire dans un parcours de cinéophile averti. C'est un des films, de plus en plus rares, à voir pour la performance de ses acteurs, notamment pour celle d'Élodie Bouchez. Ses yeux traversent l'écran et donnent au film de Zonca une puissance qui persiste au-delà de l'écran. Elle est cette Isa inventée, l'ange qui passe dans une vie que l'on cherche tous à rêver plutôt qu'à vivre...

CÔTE-DES-NÈGRES DE MAURICIO SEGURA

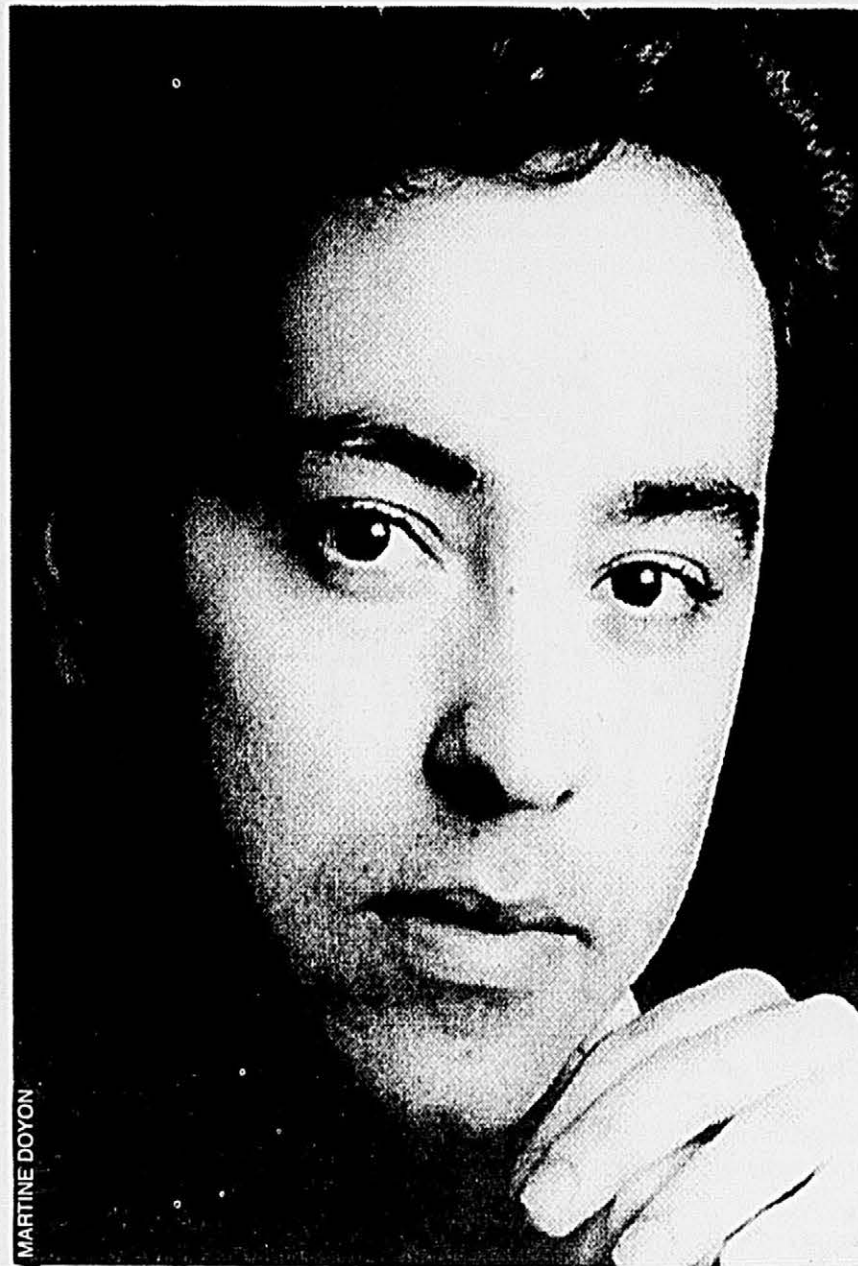
Brillant portrait d'une adolescence livrée à elle-même

LAN VI PHAM

L'ardente couleur orange de la couverture attire d'abord votre regard. Dessus, imprégné de ce coloris, un jeune homme au visage charpenté semble se retourner, l'air de surveiller ses arrières. Vous contemplez le titre, *Côte-des-Nègres*, et reconnaissez peut-être, à une lettre près, le nom Côte-des-Neiges, subitement privé de toute sa poésie. Vous songez sûrement qu'avec un tel accueil, l'auteur Mauricio Segura nous livre un roman plein de douleur, dont vous connaissez déjà la noirceur pour avoir vu quantité de documentaires sur les quartiers chauds.

Vous n'avez pas tort. Segura n'a pas la prétention de masquer la réalité. Il ne nous dissimule pas les conflits ethniques, ne diminue pas la pauvreté, ne nous épargne pas la peinture d'une jeunesse qui a tout pour se mutiler. Entre les luttes qui les rassemblent périodiquement, les gangs retrouvent le quotidien des cours séchés, de la drogue, et de l'indifférence. On a beau se trouver à cinq minutes à pied d'Outremont ou de Ville Mont-Royal, l'adolescence se cantonne à la station Plamondon, aux lignes imaginaires du parc qui délimite les territoires respectifs, estimant que l'avenir est au mieux un espoir diffus. Oui, ce tissu social en forme de tableau naturaliste rassemble tout ce que les faits divers nous rapportent, et pourtant l'écriture dégage une force poétique insoupçonnée, puissante à la manière des premiers émois de l'adolescence.

À travers Marcelito, personnage principal, l'écriture se montre en effet chaleureuse, généreuse, pleine de sollicitude envers ses personnages. Elle se meut comme un pendule, oscillant



MARTINE DOYON

Mauricio Segura: une première oeuvre forte

régulièrement entre les souvenirs d'enfance et le moment présent. Celui-ci est marqué par l'intensification des rivalités entre le groupe de Marcelito, les Latinos Power, et celui des Haïtiens, les Bad Boys. L'enfance, elle, s'introduit par réminiscences dans le récit, et la mémoire, se rappelant fort bien de l'innocence des jeux partagés entre tous, ne comprend pas comment cette période heureuse a pu lentement se transformer en guerre.

L'écriture, par les dialogues, par les mélanges de langues, par sa souplesse temporelle, se fait plus qu'un témoignage. Elle communique avec finesse l'angoisse qu'un destin opaque suscite. Elle transmet avec fidélité l'inquiétude de toute une génération d'immigrants, dont l'identité s'effrite ou s'exacerbe, ne trouvant jamais la juste mesure. À ce sujet on n'oubliera pas avec quelle assurance l'auteur nous aura évité — à notre grand soulagement — les récifs des clichés télévisés. C'est qu'au-delà du désespoir, il sait retracer l'espoir, aussi ténu soit-il, dont les indices sourdent des nuances complexes. Ce jeune auteur — il termine un doctorat en littérature française à McGill — sait marier au suspense des péripéties de la rue la véracité émotive. « Un portrait du monde des immigrants comme on en trouve peu dans la littérature québécoise », nous disent les Éditions Boréal. Oui, un tel roman ne doit pas passer inaperçu.



L'univers d'Andromeda s'offre aux amateurs de science fiction

BARBARA-AUDREY BERGERON

Le 9 octobre dernier se tenait à Québec le lancement du deuxième numéro d'*Andromeda*, une bande dessinée en anglais entièrement créée et réalisée par deux Québécois, Mario Brosseau et Sébastien Caisse.

Andromeda se veut le nom d'une série de « comics » de science fiction. Le dessinateur et aussi l'inventeur de cet univers est Mario Brosseau. Celui-ci avait écrit, dessiné et produit seul le premier numéro de la série. A cette époque, il discutait déjà du monde imaginaire d'*Andromeda* avec son ami

Sébastien Caisse. L'année suivante Brosseau s'est associé avec Caisse et c'est ce dernier qui conçu le texte du deuxième numéro.

Andromeda est le nom de l'univers dans lequel évoluent les principaux personnages incluant êtres humains et androïdes de cette

série. Il y a beaucoup d'inventions futuristes et de termes compliqués mais tous ces détails techniques sont expliqués dans les fiches encyclopédiques que l'on trouve insérées dans la bande dessinée. On y explique aussi les personnalités des androïdes et les différentes planètes du système, ce qui nous permet de mieux comprendre cet univers complexe qu'est *Andromeda*. « Sébastien et moi aimons beaucoup les sciences et on a essayé d'expliquer tous les détails scientifiques de façon plausible », nous racontait Mario Brosseau lors du lancement.

Pour ce qui est des dessins, Mario Brosseau dit avoir été influencé par les BD américaines et européennes comme Moebius et Bilal. Cependant, la BD est en noir et blanc. « C'est évidemment pour des raisons monétaires », me confia Mario Brosseau. « Qu'elle soit en noir et blanc réduisait les coûts de production ». Il espère dans un proche avenir être commandité par des producteurs de BD reconnues. « Mais pour l'instant, nos objectifs à Sébastien et moi sont de terminer la série d'*Andromeda* qui se composera de quatre BD ».

Andromeda est en anglais et devrait être distribuée sous peu à Montréal ensuite aux États-Unis et au Japon. Sébastien Caisse est justement parti au Japon quelque temps avant le lancement et devrait y rester pour quelques années encore. Le troisième numéro sera donc conçu via internet, Brosseau envoyant ses croquis à Sébastien qui lui écrira les textes. Espérons pour les amateurs d'*Andromeda* que le procédé ne prendra pas trop de temps et souhaitons à Sébastien Caisse et Mario Brosseau beaucoup de succès avec leur BD.

« Aussi, nous avons tenté de casser les stéréotypes de « héros et méchants typiques » en créant des personnages complexes ». Dans *Andromeda*, les conflits ne sont donc pas créés par un méchant qui veut détruire l'univers mais bien par des tensions politico-économiques.



Quelques-uns des personnages d'Andromeda

Commentaire

Satanés politiciens

Pourquoi une grande majorité de Québécois ont un mépris profond pour la politique ? Comment pourrait-on expliquer ce manque de confiance généralisé envers les politiciens ?

PATRICK PRIMEAU

À l'approche de deux élections majeures au Québec, municipale et provinciale, il serait intéressant de se questionner sur la psychologie de l'électorat québécois. Le déclin de la participation dans le processus politique, l'indifférence face aux enjeux de notre société, l'individualisme généralisé ainsi que la perception négative du rôle des citoyens dans le processus de décision sont tous des phénomènes qui caractérisent notre démocratie. Mais comment peut-on les expliquer ?

Lorsque seulement 400 universitaires se mobilisent dans les rues pour manifester contre les coupures dans l'éducation. Lorsque moins de la moitié de la population se déplace pour voter lors d'élections provinciales (et les chiffres sont encore moins flatteurs en ce qui concerne les élections municipales). Lorsque les lignes ouvertes sont submergées de commentaires peu élogieux à l'endroit de nos élus. Lorsque l'on retrouve tout prêt de 27 % d'indécis dans le récent sondage Sondagem/Le Devoir sur les intentions de vote des Québécois. Il y a de quoi se questionner.

Alors, où résident les causes de cette haine parfois profonde pour les politiciens ainsi que la dégringolade du prestige voué à notre classe politique ?

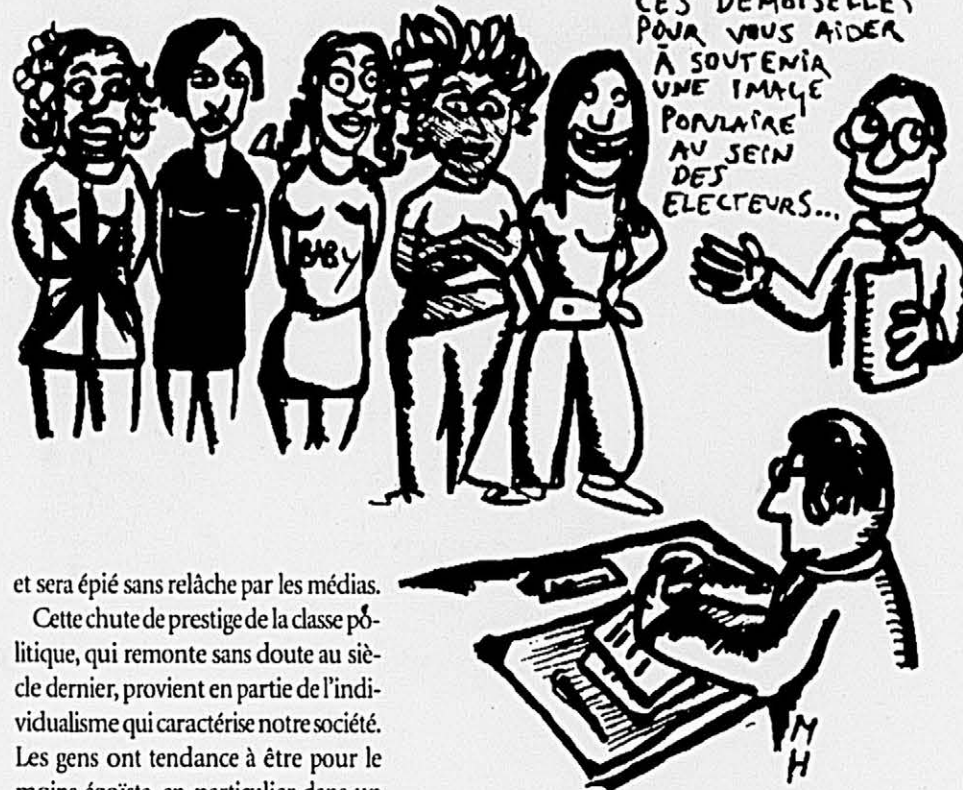
Le retrait de l'élite

Parmi les candidats de la prochaine élection provinciale, on retrouve très peu de personnalités connues ou de gens qui pourraient inspirer de la crédibilité (comme un chef respecté d'entreprise privée par exemple). Mais pourquoi les partis politiques ont tant de difficulté à attirer des membres de l'élite ?

Cette réalité s'explique peut-être par le fait que

les salaires des députés de l'Assemblée nationale par exemple, ne représentent qu'une fraction de la rémunération d'un président de compagnie. Pourquoi un Laurent Beaudoin, PDG de Bombardier, quitterait le confort de son poste prestigieux (sans compter les avantages financiers et sociaux reliés à son statut) pour se lancer en politique où il fera l'objet de critiques constantes

et sera épié sans relâche par les médias. Les politiciens se doivent d'équilibrer l'ensemble des intérêts et des forces contradictoires à l'intérieur d'une société.



et sera épié sans relâche par les médias.

Cette chute de prestige de la classe politique, qui remonte sans doute au siècle dernier, provient en partie de l'individualisme qui caractérise notre société. Les gens ont tendance à être pour le moins égoïste, en particulier dans un contexte urbain où l'anonymat est de mise.

Portant peu d'attention à la collectivité, les citoyens demeurent satisfaits de leur sort tant et aussi longtemps que leurs intérêts personnels ne sont pas affectés, oubliant du même coup que le rôle d'un gouvernement est de plaire à la ma-

30 secondes, ça suffit !

Le manque de profondeur véhiculé par les médias dans leur analyse contribue également à cette méconnaissance des enjeux politiques. Les citoyens sont prêts à porter des jugements rapi-

des en ayant peu de connaissances approfondies sur différents sujets. Ceci peut expliquer en partie le peu de confiance envers les politiciens, car les médias ont tendance à déformer la réalité en citant des phrases hors contexte par exemple.

La succession rapide des nouvelles lors d'un bulletin d'information (courtes phrases et défilement d'images pour expliquer un événement) amène le téléspectateur à banaliser les enjeux de notre société. Par exemple, un court reportage de quelques minutes portant sur la situation constitutionnelle du pays ne peut avoir la prétention d'une explication exhaustive.

D'autre part, la télévision, qui organise souvent ses émissions d'informations à la méthode de Musique Plus (c'est-à-dire faisant défiler les images à un rythme fulgurant) dénature souvent des événements pourtant marquants.

Les nouvelles (ainsi que la méthode de diffusion utilisée) influencent profondément la conscience ainsi que les opinions de la population en général. Ainsi, lorsque la presse québécoise s'acharne sans cesse sur les conséquences négatives de la récente réforme de la santé, une large proportion des citoyens va conclure que c'est la faute du gouvernement.

Bref, les enjeux politiques font partie intégrale de notre culture du divertissement. Ainsi, les analyses ne doivent pas dépasser deux minutes car la concentration des auditeurs est limitée. Voilà pourquoi le prochain débat des chefs de la prochaine campagne électorale sera divisé en courtes interventions. Une série de « punch » vide de sens pour tenter de captiver les électeurs.

J'ose espérer que l'électorat provenant de la classe universitaire ne s'intègre pas dans ce moule plutôt désolant.

Société

Oui...et ça devient possible !

JULIE ROULEAU

Il y de cela environ un mois, William Johnson et ses acolytes du mouvement d'Alliance Québec manifestaient devant le magasin Eaton de la rue Ste-Catherine pour dénoncer la politique d'affichage unilingue français adoptée par les grands magasins montréalais. Si Johnson croit parler au nom des anglophones et des allophones de Montréal, c'est que l'orgueil s'est emparé de lui. Loin d'adhérer à ses griefs dépassés, la génération des 20-40 ans est complice de la réalité linguistique d'aujourd'hui. Elle s'identifie plutôt à des groupes de la « troisième voie, celle du dialogue. »

La troisième voie

Il aura fallu la menace partitionniste du Parti Égalité pour que la génération des 20-40 ans (anglophones et allophones) se dise en avoir assez des idées farfelues de son chef. Sans être indépendantistes, ces anglophones et allophones adoptent l'idée d'un Québec uni. « Nous sommes fédéralistes, mais si une majorité de Québécois veut l'indépendance, on ne s'y opposera pas. » affirme Giuliano D'Andrea, un membre du mouvement. C'est avec cette attitude, qu'en 1995, de façon informelle, les membres de l'aile jeunesse du Parti Égalité se regroupent sous la bannière du Greater Quebec Movement. Ils en ont fait du chemin depuis. En effet, trois ans plus tard, le

mouvement est sur le point de s'officialiser. Il veut en arriver à exercer une véritable influence sur les anglophones et allophones québécois.

De son côté, le Mouvement Forum Action Québec se veut un groupe où le dialogue s'oriente vers l'avenir social, politique, économique et culturel du Québec. Ici, il n'y a aucune distinction entre anglophones, francophones ou allophones. Comme le souligne Dermot Travis, l'homme à la tête du mouvement : « Les problèmes des jeunes anglophones et francophones sont à peu près identiques et on cherche à les opposer. Ils veulent travailler, s'insérer dans leur société. »

Les solutions apportées

Bien qu'ils constatent certains problèmes présents dans la société québécoise actuelle, ces mouvements considèrent l'avenir avec confiance. Selon eux, nous sommes loin du point de non-retour évoqué par certains souverainistes pessimistes. En effet, tout reste à faire. L'instauration de réseaux d'écoles intégrés où les deux langues seraient enseignées est, selon le Greater Quebec Movement, une façon de favoriser le dialogue et l'échange des deux cultures. Travailler au développement économique de Montréal peut être une autre façon, selon le Mouvement Forum Action Québec, d'engager une coopération des deux cultures.

Mais qu'en est-il des allophones quelque peu exclus dans cette

dualité linguistique ? Il faut avant tout rénover les structures d'accueil aux immigrants de manière à ce qu'ils établissent des liens avec les communautés francophone et anglophone. L'école bilingue semble leur être une possibilité pour parvenir à ceci.

L'appui des mouvements francophones

Chose intéressante, il semble que ces mouvements aient la faveur de plusieurs groupes et mouvements francophones. Articulant leur discours dans la même direction, ces groupes pensent aussi qu'il est temps de ranger les pancartes de manifestation et de discuter sérieusement. IPSO, le regroupement des intellectuels pour la souveraineté, adopte une attitude qui va dans ce sens. « Faire l'indépendance, oui, mais à travers une perspective de rapprochement » précise Michel Seymour, l'homme à la tête du mouvement.

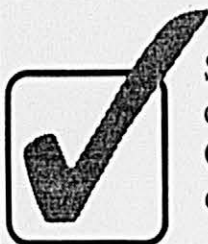
De son côté, Guy Bouthillier, président de la Société St-Jean-Baptiste, argumente aussi en faveur de l'intégration des minorités au projet national. « Il faut offrir aux minorités un projet qui les englobe, cesser aussi d'identifier les gens à leur origine ethnique. »

Ainsi, il aura fallu deux référendums provinciaux, un référendum fédéral, mille et une conférences constitutionnelles et 238 ans de sourde oreille pour en arriver à une assise de ce qui pourrait être une entente entre les deux cultures dominantes. Oui... et ça devient possible !

Secrétaires de scrutin!

Elections McGill cherche actuellement des secrétaires de scrutin pour nous aider pendant la prochaine période référendaire! Le 10 novembre, c'est bientôt!

Rémunération assurée; plusieurs journées possibles. Demandez un formulaire d'adhésion au Comptoir SSMU dans le centre Universitaire Shatner.



Si vous avez des questions ou des consternations, veuillez appeler les Coordinateurs électoraux - Vince Escanlar ou Beth Scammell - au 398-7441.

publicité
398-6790

DEP
1911
US

LE
DÉLIT

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte): \$4.75 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour, \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Travel-Teach English.
5 day/40 hr Sept. 23-27. TESOL teacher cert. course (or by corresp.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

Group Leader Needed
For Dawson Israel Semester Program. January 4 to May 17, 1999. Qualifications: Experience in working with youth; Previous visit to Israel; Knowledge of Hebrew. Contact Dawson College 931-8731, N. Parry local 1472 or 486-2076.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students
WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 30 years experience. \$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

SERVICES OFFERTS

Haircolour by supervised apprentices at discounted rates. Tues & Wed. call 935-5175 for info.

Le Délit français est publié tous les mardi. Si vous voulez acheter l'un de nos espaces publicitaires, veuillez contacter Letty ou Boris au 398-6790.

LE
DÉLIT

DEP
1911
US

McGill
Le département des sciences atmosphériques et océaniques présente

Claude Lorius
Laboratoire de Glaciologie et Géophysique de l'environnement, Centre national de la recherche scientifique, France

Climatic change: a view from polar ice cores

Lundi 2 novembre 1998, à 18 h
Salle 232, Pavillon Leacock
Campus du centre-ville

M. Lorius répondra en français aux questions qui lui seront posées dans cette langue. Le public est bienvenu. L'entrée est libre.

Renseignements : Jennifer Towell, 398-3569

Cette conférence a été rendue possible grâce à la l'appui du Comité des conférences commémoratives Beatty et de Consulat général de France au Québec.

et **The McGill Daily**

invitent 110 personnes à la première le **4 novembre!**

«UN FILM INTENSE. UNE PERFORMANCE EXCEPTIONNELLE!»
- Jeffrey Lyons, NBC-TV

«À LA FOIS STUPÉFIANT ET INOUBLIABLE! UN DES MEILLEURS FILMS QUE J'AI VUS CETTE ANNÉE. Un tour de force orchestré avec brio. Un candidat aux Oscars.^{MD}»
- Jeanne Wolf, JEANNE WOLF'S HOLLYWOOD

EDWARD NORTON
EDWARD FURLONG

AMERICAN HISTORY X

ALLIANCE VIVAFILM ET NEW LINE CINEMA PRÉSENTENT UNE PRODUCTION TURMAN-MORRISSEY COMPANY UN FILM DE TONY KAYE
EDWARD NORTON EDWARD FURLONG «GÉNÉRATION X-TRÊME» FAIRUZA BALK STACEY KEACH ELLIOT GOULD
AVEC AVERY BROOKS ET BEVERLY D'ANGELO DISTRIBUTION VALERIE McCAFFREY, CSA MUSIQUE ANNE DUDLEY RÉGIE DOUG HALL
COPRODUCTEURS JON HESS DAVID McKENNA CONDUCTEUR BRIAN WITTEN MONTAGE JERRY GREENBERG CONCEPTION JON GARY STEELE
DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE TONY KAYE PRODUCTEURS LAWRENCE TURMAN STEVE TISCH BILL CARRARO KEARIE PEAK
ÉDITEUR DAVID McKENNA MONTAGE JOHN MORRISSEY MONTAGE TONY KAYE

NEW LINE CINEMA SDDS Digital Sound System ALLIANCE VIVAFILM

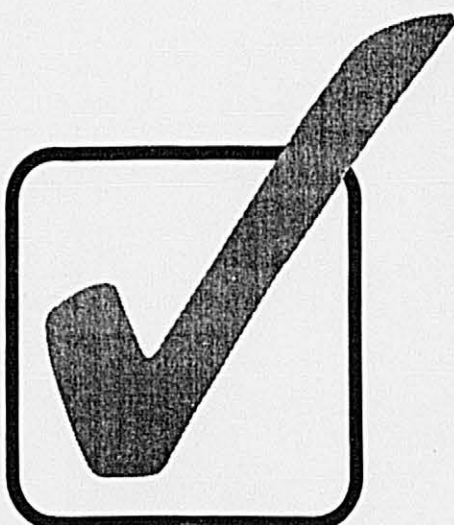
VENEZ CHERCHEZ VOS LAISSEZ-PASSER AU SHATNER B-07

Période Référendaire: 10-11-12 novembre

Allo! Elections McGill voudrait vous informer des prochains événements. En répondant aux questions référendaires, vous contribuez à former un mandat afin de mieux diriger l'AEUM et ses activités.

Au référendum automnal, on vous proposera deux questions dont le texte complet sera publié ici la semaine prochaine. Les stations de scrutin seront ouvertes du 10 au 12 novembre entre 10h00 et 17h00.

Vote par anticipation: le 6 novembre au Centre Shatner; 10h00-17h00. Pour les renseignements ou pour savoir comment lancer un groupe de pression officiel, veuillez contacter les Coordinateurs Électoraux en composant le 398-7441.



Environnement

La niña

Jonathan Arès

L'hiver dernier, on utilisait El Niño à toutes les sauces sans trop savoir ce qu'il en était. Maintenant que les climatologues annoncent un hiver influencé par La Niña, ce mot est devenu la coqueluche des journalistes. Mais qu'est-ce que ces mots espagnols signifient vraiment ?

Les phénomènes d'El Niño et de La Niña prennent leurs racines en Amérique latine. Les pêcheurs du Pacifique ont remarqué que pendant certaines années, l'eau était plus froide, que les bancs de poissons étaient en moins grande quantité et qu'il pleuvait plus souvent. Étant donné que ces changements arrivent vers Noël, les Sud-Américains ont baptisé ce phénomène El Niño, qui signifie « l'enfant »

et qui fait référence au « petit Jésus ».

Les scientifiques, eux, sont conscients de ce phénomène depuis le début du siècle, mais n'y ont accordé une véritable importance que depuis les années 70. Le crash du marché des pêches du Pacifique en Amérique du Sud a, en effet, permis l'obtention de subventions pour l'étude de ce phénomène. Mais même avec le travail d'une horde de scientifiques, nous ne possédons toujours pas de moyens pour prédire un événement El Niño ou La Niña, dont l'apparition suit un cycle chaotique.

L'Océan Pacifique, la plus vaste étendue d'eau de la Terre, est régie par des courants d'eau froids et chauds, comme c'est le cas pour tous les océans. Un principe de physique stipule que tout corps froid s'en va vers un corps

plus chaud. Dans le sud-est Pacifique, le long de la côte ouest de l'Amérique du Sud, il y a une resurgence d'eau froide provenant des profondeurs. Cette eau glaciale est transportée tout le long de la côte et part ensuite au large vers l'Océanie à la hauteur de l'Équateur. Pendant son périple, le courant se réchauffe constamment pour atteindre à la fin une température d'environ 28°C. C'est ce qui se produit durant les années « normales ». Au cours d'une année affectée par La Niña, ce courant froid est plus important.

Les océans sont intimement liés à l'atmosphère et au climat. Ainsi, un changement dans l'atmosphère entraînera un autre changement dans les étendues d'eau, et vice-versa.

Où il y a formation d'une zone de haute pression, la température

en surface est relativement froide. Normalement, on retrouve cette zone de haute pression du côté est du Pacifique et une zone de basse pression du côté ouest du Pacifique, ce qui crée un vent d'Est, poussant l'eau froide du même coup. Une zone de basse pression consiste en une évaporation massive d'eau, une accumulation de nuages et des précipitations fréquentes. Durant La Niña, les zones de haute et de basse pressions sont beaucoup plus prononcées, ce qui donne des pluies torrentielles en Asie et en Océanie.

Avec des eaux plus froides en Amérique du Sud, on peut donc s'attendre à une prolifération de plancton, et par conséquent à un accroissement des bancs de poissons. Ceux-ci, présents en grande quantité, font augmenter le nombre d'oiseaux.

Pendant les phénomènes antérieurs, on a pu observer une influence globale de La Niña à divers degrés. Une sécheresse accrue est ainsi à prévoir dans les régions sub-tropicales et une mousson plus grande en l'Asie.

Pour ce qui est de l'Amérique du Nord, une baisse de l'intensité du système de basse pression peut survenir, ce qui augmente les chances de formation d'une zone de haute pression. Cette accumulation de froid descend vers l'intérieur des terres et la température aura tendance à baisser de manière drastique. Pour le Québec, une année La Niña, contrairement à une année El Niño, veut dire des températures plus basses cet hiver et une augmentation des précipitations, sous forme de neige espérons-le !

